

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 12

Artikel: Choses et autres
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192248>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

à soufflet ou en peau de loutre et les sabots.

» Ces ouvriers, en entrant dans les cafés où ils voyaient les horlogers du Locle et de la Chaux-de-Fonds, vêtus proprement et avec goût, où les glaces, quoique de dimensions encore modestes, faisaient ressortir le contraste de leur accoutrement, ces ouvriers, disons-nous, consacrèrent bientôt une partie de leur gain à s'acheter des vêtements de drap, des chapeaux à la mode et des chaussures en cuir.

» A leur tour, ils introduisirent dans leur village des goûts d'un ordre plus relevé qu'ils avaient contractés en visitant fréquemment les deux grandes localités des montagnes. Des changements se produisirent ainsi partout, non seulement dans les vêtements, mais aussi dans l'ameublement des habitations.

» Les nouvelles maisons furent construites d'après un plan nouveau qui se distinguait par le nombre et les dimensions plus grandes des fenêtres. Les chambres devinrent plus spacieuses et furent ornées de gravures, de miroirs et de glaces.

» Nous devons faire ici une observation que nous omettrions volontiers, si elle n'indiquait pas un symptôme caractéristique du progrès; nous voulons parler du « crachoir » que l'on commence à voir à cette époque dans les chambres des gens de la classe moins aisée, et que les cafés modernes venaient d'introduire dans leurs salles. »

Pourquoi diantre l'appellait-on Plon-Plon ?

Telle est la question que se posent nombre de gens, à l'occasion de la mort du prince Napoléon, qui occupe aujourd'hui tous les journaux.

Un petit retour dans l'histoire et quelques notes glanées dans un ancien numéro de notre feuille vont nous le dire.

Lorsque, en 1793, la Corse fut livrée aux Anglais, la mère de Napoléon (Marie-Lætitia) dut s'enfuir et vint débarquer à Marseille avec son fils Lucien et ses trois filles. Réduite aux maigres subsides que la République accordait aux patriotes réfugiés, elle y vécut dans le plus grand dénûment, jusqu'au moment où Bonaparte, devenu général en chef de l'armée d'Italie, put améliorer le sort de sa famille. Dès lors, elle suivit la fortune extraordinaire de ce dernier, reçut, en 1804, le titre de *Madame Mère*, eut un palais et une cour.

Mais cette femme, dont presque tous les fils possédaient un trône, conserva, au milieu de ces grandeurs, l'austère simplicité de sa vie passée. Il paraît même que, malgré le désir de l'empereur, elle poussait sa répugnance pour le faste et l'éclat jusqu'à la parcimonie,

et qu'elle s'attachait moins à jouir du présent qu'à se prémunir contre les éventualités de l'avenir.

Par une prévoyance de mère de famille, dont la vie avait été rudement éprouvée, elle disait parfois avec une gaieté pleine de mélancolie : *Qui sait si je ne serai pas un jour obligée de donner du pain à tous ces rois ?*

Après Waterloo et l'abdication de Napoléon, Madame Mère se retira à Rome, où elle vécut dans une retraite profonde, protégée par le respect de toute l'Europe. Dans son palais, tout était silencieux et sévère. A cette époque, presque toute la famille impériale était réunie autour d'elle. Le roi Jérôme y vint avec sa femme et ses trois enfants, en 1823, et c'est dans ce milieu que le prince Napoléon, dont on s'occupe tant aujourd'hui, passa une partie de ses jeunes années. C'était un gros garçon d'une santé luxuriante, et qui mangeait comme quatre. Sa grand-mère, encore riieuse, l'appelait tour à tour *Gros Bouffi* ou *Plon-Plon*, sobriquet qui lui est resté, hélas !

En 1835, le prince fut envoyé à Carouge, près Genève, dans la pension de M. Venet, pour y continuer ses études.

Une année après, son oncle, le roi de Wurtemberg, l'appela et le fit entrer à l'école militaire de Louisbourg. Il y resta quatre ans, et l'on s'aperçut qu'il n'était guère devenu belliqueux. A cette époque, on craignait une conflagration générale; M. Thiers, ministre de Louis-Philippe, montrait les dents à la Sainte-Alliance et voulait absolument conquérir l'Europe.

Le prince fut heureux de refuser alors toute espèce de grade, et de pouvoir dire : « Impossible de me battre contre la France ! »

Il aurait pu ajouter : « ni contre personne. »

Plus tard, lors de la guerre d'Orient, il ne se soucia pas de guerroyer et abandonna bientôt Sébastopol et ses tranchées, incommodé, dit-on, par d'autres tranchées.

De méchantes langues affirmaient alors que le fils de Jérôme, parti pour l'Orient avec une figure complètement rasée, en était revenu avec une barbe de sa peur.

D'autres modifiant le sobriquet donné par Madame Lætitia, nommèrent le prince *Craint-plomb*.

A propos de la campagne d'Italie, on a dit aussi qu'il avait pris le commandement d'un corps très pacifique, qui traversa la Toscane, à une distance respectable du théâtre de la guerre, et que sur son passage, il était suivi des bénédictions des familles, que son nom seul avait complètement rassurées sur le sort de leurs enfants faisant partie de son armée.

Malgré toutes ces plaisanteries et ces critiques, toujours quelque peu exagérées, on ne pourra jamais contester au prince Napoléon une intelligence élevée, un esprit très cultivé, des connaissances générales très étendues dans les arts, les sciences, la littérature, etc. Comme écrivain, il laisse des ouvrages vraiment remarquables.

Et il va sans dire qu'à côté de nombreux défauts, on trouverait aussi, soit dans sa vie publique, soit dans sa vie privée, de nombreuses qualités.

Choses et autres.

Après le vendredi 13 février, nous avons eu le vendredi 13 mars. On sait que c'est à la religion que nous devons les superstitions qui s'attachent encore au vendredi et au nombre 13. C'est un vendredi que Jésus-Christ fut crucifié, et le 13 est fatal parce qu'au dernier repas du Christ, des 13 apôtres présents, un devait le trahir.

Aujourd'hui, du 13 et du vendredi, chacun en prend à sa guise. Mais autrefois, il en allait différemment. Dans le Nord, on n'entreprenait rien les vendredis et les treize. Les cultivateurs n'allaient même pas aux champs. Une loi défendait de soumettre, les vendredis, les criminels aux épreuves du feu et de l'eau. Au quatorzième siècle, il était défendu à un capitaine de livrer bataille un vendredi.

L'histoire a enregistré à ce propos de bizarres coïncidences. Ainsi Louis XIII était le treizième roi de France de ce nom. Son nom, Luys de Bourbon et celui de sa femme Anne d'Autriche, avaient treize lettres. Lorsqu'ils se marièrent les époux avaient chacun treize ans.

Louis XIII n'était pas superstitieux; ces singularités lui faisaient au contraire préférer le treize et le vendredi. Il choisissait ces dates pour tout entreprendre et signer ses décrets. Il mourut un jeudi. A ses derniers moments, son unique préoccupation fut de prier son médecin de faire son possible pour prolonger son existence jusqu'au lendemain, afin qu'il pût mourir un vendredi.

Les bas rouges. — Un journal français rapporte qu'un certain nombre d'enfants, ayant été atteints de démangeaisons très vives après avoir porté des bas teints en rouge, une de ces paires de bas a été attentivement examinée. Il a été reconnu que la teinture avait été obtenue au moyen d'une matière colorante analogue au conga, associé à une autre matière dérivée de l'aniline. Comme mordant, on avait dû employer le tannin et l'émétique. On constatait des proportions notables d'oxyde antimonique.

Sous l'influence de la transpiration,

cutanée, une partie de cet agent put entrer en solution et provoquer une irritation de la peau avec formation de pustules.

D'après ces résultats, le conseil d'hygiène a conclu que l'usage des bas teintés avec le concours de préparations métalliques devait être proscrit et considéré comme dangereux, surtout pour les enfants en bas âge.

Mesdames les mamans, vous êtes averties !

Le salaire. — Les Romains faisaient tant de cas du sel, qu'ils en offraient aux dieux et mangeaient dans les sacrifices des gâteaux faits de fleur de farine mêlée de sel.

Les premières libéralités que les magistrats de Rome firent au peuple étaient en sel ; les magasins qui renfermaient cette denrée étaient dans une rue qui en avait pris le nom de *via salaria*.

On payait même souvent de sel les travaux des ouvriers, et c'est de là qu'ont été formés les mots « salaires » et « salarier ».

On se servit aussi du terme « salé » pour exprimer toutes sortes de bons mots, mais alors par analogie à la saveur piquante qui constitue le mérite du sel.

La puissance des intérêts capitalisés.

On sait qu'un denier, placé à intérêts composés, à la naissance de Jésus-Christ, aurait produit, à la fin du dix-huitième siècle, une somme suffisante pour acheter toutes les richesses de la terre.

Si Charlemagne vous avait légué la modique somme d'un franc, il vous aurait certes fait un joli cadeau ; 1 franc, placé à 5 % en 814, vaudrait maintenant, à intérêts composés, 20,574,000,000,000,000,000 francs. Les coffres-forts de tous les Etats civilisés, et nous ne croyons pas qu'on en ait dans les autres, pourraient se vider de leurs trésors, les princes de la finance, les Rothschild et les Pereire, la Banque de France, verseraient sur ce monceau de richesses les trésors qu'ils possèdent, qu'on aurait à peine la billionième partie de la somme qui reviendrait.

Mots et locutions. — Quelle est l'origine du mot *aubaine*, *bonne aubaine* ?

Les étrangers étaient autrefois appelés *aubains*. Au temps de la féodalité, lorsque les aubains mouraient sur les terres d'un seigneur, leur succession lui revenait de droit. On appelait ce droit une *aubaine*. Et lorsque cette coutume fut abolie, on n'en continua pas moins à appeler *aubaine* tout avantage inespéré, inattendu.

Pourquoi qualifie-t-on d'*immortels* les membres de l'Académie française, tandis que cette dénomination n'est pas appli-

quée aux membres de l'Institut ? Cela vient du sceau adopté, après que les statuts de cette société eurent été approuvés par le cardinal de Richelieu, et sur lequel figurait une couronne de laurier avec ces mots : *A l'immortalité*, sceau qui est resté particulier à l'Académie française.

La rondelle. — C'était encore au temps où la fourniture de l'équipement était à la charge du soldat. Un de nos jeunes miliciens du Gros-de-Vaud, commandant une tunique à son tailleur, lui donne diverses instructions ; il recommande tout particulièrement ce qui a trait au bouton de la bride destinée à soutenir le ceinturon.

On plaçait alors derrière ce bouton, à l'intérieur de la tunique, une rondelle de cuir pour que le fil qui le fixait à cet endroit n'emportât pas l'étoffe.

— Vous ferez bien attention, lui dit le jeune soldat, de coudre ce bouton solidement. Il ne faut pas que la rondelle soit trop grande, ça n'irait pas ; il ne faut pas non plus qu'elle soit trop petite, ça n'irait pas non plus... Comme une pièce d'un franc ce serait trop grand ; comme une pièce de cinquante centimes, trop petit. Il faut qu'elle soit comme qui dirait... une pièce de huitante centimes.

ROBE DE SOIE

PAR ETIENNE MARCEL.

VI

En entendant ainsi parler Rose, en présence de cette soudaine et égoïste légèreté, je me sentis manquer de confiance et de courage. Je résolus cependant de rappeler à la pauvre enfant quelques-unes de ses confidences passées, qu'elle avait, par malheur, oubliées si promptement.

— Autrefois, pourtant, vous aimiez la campagne, Rose, — lui répliquai-je. — Vous souvenez-vous de vos rêves, de vos projets d'alors ?

— Oh ! des rêves, j'en fais toujours ! La campagne, je l'aime encore, — interrompit-elle vivement. — Mais je ne savais pas, vraiment, ce que je voulais : j'étais une enfant alors... Ce que je voudrais maintenant à la campagne, voyez-vous, ce serait un petit pavillon, tout blanc, avec une marquise peinte en gris, et un perron de plusieurs marches. Et un jardin autour avec un petit bassin au milieu, et beaucoup de rosiers, de géraniums, de lilas et de pivoines. Une de ces maisonnettes comme on en voit partout, à Bougival, à Nogent, à Asnières ; comme nous en aurons une, ... monsieur Philippe me l'a dit, ... quand nous serons rentiers, dans une quinzaine d'années d'ici, — acheva-t-elle brusquement, trahissant ainsi ses projets et ses résolutions, dans sa précipitation enfantine.

— Ainsi tout est fini ? Vous êtes bien décidée, Rose ? — repris-je assez tristement.

— Oh ! oui, très décidée... Je ne reviens amais sur ce que j'ai résolu...

— Et M. Philippe est aussi décidé que vous ? — interrompis-je, sans contredire cette audacieuse assertion.

— Oh ! oui... certainement... On ne peut pas s'imaginer combien il est prévenant pour moi, respectueux pour grand'mère, ... et aimable, ... et empressé !...

— Alors, ma petite Rose, je n'ai plus qu'à faire des vœux pour votre bonheur futur et la réalisation de vos rêves.

— Oui, Madame, je vous en remercie... Et, tenez, faites-en aussi, comme j'en fais, moi, bien sincèrement, pour que ce pauvre M. Louis se console. J'ai eu une véritable amitié pour lui : il est si honnête et si bon !... Bah ! à notre âge, les peines ne sont pas longues. Nous serons encore bien heureux, chacun de notre côté, j'en suis sûre, — acheva-t-elle, en tournant vers le ciel, avec un mouvement plein de confiance et de gaité, son fin et gracieux visage, auquel les premiers rayons de lune, glissant sur les toits d'alentour, faisaient comme une couronne blanche.

Après quoi, comme il était tard, Rose me souhaita une bonne nuit et s'en alla, dans sa petite chambre, rêver, j'en suis certaine, de son pavillon blanc à marquise et à jardin fleuri.

Pour moi, j'écrivis alors une assez longue lettre au pauvre Louis Morel, lui disant que j'avais parlé et remontré en vain ; que la vanité et la légèreté de Rose étaient toutes-puissantes, la tendresse de Rose effacée, et qu'il ne restait plus d'espoir.

A dater de ce jour et de cette conversation décisive, je commençai, je l'avoue, à perdre de ma sympathie pour ma pauvre petite voisine, et je causai avec elle moins souvent. Je voyais bien, du reste, qu'elle était occupée de toute autre chose que de nos simples et tranquilles causeries.

Rose, devenue plus élégante, plus frivole, était moins laborieuse, naturellement, et moins soigneuse aussi. Plus d'une fois je vis la pauvre fauvette haleter faute d'eau, et s'affaïsser en plein soleil : les marguerites et le rosier blanc se desséchaient sur la fenêtre. Les bonnets de la grand'mère étaient moins blancs, bien moins soigneusement tuyautés. Mais, en revanche, chaque fois qu'il m'arrivait de me lever avec l'aurore, je voyais toujours la pauvre Rose occupée à chiffonner un ruban, ou ajuster une dentelle.

A l'intérieur de la petite chambre, de très grands changements s'étaient opérés aussi. Plus de couronnes autour des portraits de famille ; plus de gais rameaux verts encadrant de leurs teintes de velours les vieilles épaulettes dédorées.

Mais Rose accrochait parfois, aux clous qui les fixaient au mur, un ruban détaché de ses cheveux, une écharpe de dentelle qu'elle dénouait en rentrant. Les traits des amis perdus disparaissaient sous le tissu léger, sous le clinquant de ces ornements fragiles. C'était comme dans le cœur de l'enfant elle-même, où la tendresse et les purs souvenirs étaient désormais ensevelis sous le voile brillant, trompeur, des joies d'un jour, des amitiés frivoles.

Rose dansait, Rose sortait, Rose avait le délire. Son teint de rose du Bengale commençait à perdre son éclat satiné et sa délicate transparence. Par suite de la fatigue